



HAL
open science

Chronique "Philosophie morale et politique" 2018-2019

Fabien Ferri, Caroline Guibet Lafaye, Karim Bouhassoun, Morgana Farinetti,
Charles Girard, Clément Mougombili, Emmanuel Picavet, Bernard Reber,
Cédric Rio

► **To cite this version:**

Fabien Ferri, Caroline Guibet Lafaye, Karim Bouhassoun, Morgana Farinetti, Charles Girard, et al..
Chronique "Philosophie morale et politique" 2018-2019. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2020,
Jean Cavailles 1, 105, pp.109-136. 10.3917/rmm.201.0109 . hal-02479776

HAL Id: hal-02479776

<https://hal.science/hal-02479776v1>

Submitted on 6 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chronique

« Philosophie morale et politique »

2018-2019

La Chronique « Philosophie morale et politique » est réalisée pour la Revue de métaphysique et de morale par une équipe de rédacteurs. Elle est coordonnée par Caroline Guibet Lafaye et Fabien Ferri, et sous la responsabilité de ce dernier au sein du Centre de Documentation et de Bibliographie Philosophiques de l'Université de Franche-Comté (EA 2274 CDBP-Logiques de l'Agir).

1. Ajari (Norman), *La Dignité ou la mort. Éthique et politique de la race*, Paris, La Découverte, 2019.
2. Allal (Amin), Catusse (Myriam) et Emperador Badimon (Montserrat) (dir.), *Quand l'industrie proteste. Fondements moraux des (in)soumissions ouvrières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.
3. Allègre (Guillaume) et Van Parijs (Philippe), *Pour ou contre le revenu universel*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.
4. Aubert (Isabelle) et Kervégan (Jean-François) (dir.), *Dialogues avec Jürgen Habermas*, Paris, CNRS Éditions, 2018.
5. Bächtiger (André), Dryzek (John S.), Mansbridge (Jane), and Warren (Mark E.) (eds), *The Oxford Handbook of Deliberative Democracy*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
6. Baranger (Denis), *Penser la loi. Essai sur le législateur des temps modernes*, Paris, Gallimard, 2018.
7. Barvosa (Edwina), *Deliberative Democracy Now*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.
8. Beau (Rémi) et Larrère (Catherine) (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, SciencesPo Les Presses, 2018.
9. Bessone (Magali) (dir.), *Méthodes en philosophie politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.
10. Blanc (Jérôme), *Les Monnaies alternatives*, Paris, La Découverte, 2018.
11. Boissonnas (Sylvina), Guyot (Catherine), Idels (Michèle), Nicoli (Élisabeth), Villeneuve (Christine) (dir.), *MLF - Psychanalyse et politique. 1968-2018. 50 ans de libération des femmes*, vol. 1, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2018.

12. Borrits (Benoît), *Au-delà de la propriété. Pour une économie des communs*, Paris, La Découverte, 2018.
13. Bouchereau (Philippe), *La Grande Coupure. Essai de philosophie testimoniale*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
14. Boudou (Benjamin), *Le Dilemme des frontières*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2018.
15. Boyer (Alain), *Apologie de John Rawls*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.
16. Carbone (Raffaele), Jaquet (Chantal) et Moreau (Pierre-François) (dir.), *Spinoza-Malebranche. À la croisée des interprétations*, Lyon, ENS éditions, 2018.
17. Cogolati (Samuel) & Wouters (Jan) (eds), *The Commons and a New Global Governance*, Cheltenham (UK), Edward Elgar, 2018.
18. Conseil de l'Europe, *Prison : un terreau de radicalisation et d'extrémisme violent ?*, Strasbourg, 23 mai 2018.
19. Coumel (Laurent), Morera (Raphaël) et Vrignon (Alexis) (dir.), *Pouvoirs et environnement. Entre confiance et défiance, XVI^e-XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.
20. Crétois (Pierre) (dir.), *L'Accaparement des biens communs*, préface d'Antonio Negri, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018.
21. Delannoi (Gil), *La Nation contre le nationalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.
22. Descartes, *Correspondance avec Élisabeth de Bohême et Christine de Suède*, édition de Jean-Robert Armogathe, Paris, Gallimard (nouvelle édition « Folio Classique » relayant celle de 2012), 2018.
23. Dewey (John), *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 2018.
24. Digard (Jean-Pierre), *L'Animalisme est un anti-humanisme*, Paris, CNRS éditions, 2018.
25. Dubet (François) (dir.), *Politiques des frontières*, Paris, La Découverte, 2018.
26. Ducange (Jean-Numa) et Burlaud (Antony) (dir.), *Marx, une passion française*, Paris, La Découverte, 2018.
27. Dufourmont (Eddy), *Rousseau au Japon. Nakae Chômin et le républicanisme français (1874-1890)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2018.
28. Faure (Alain) et Négrier (Emmanuel) (dir.), *La Politique à l'épreuve des émotions*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
29. Fillieule (Olivier) et al. (dir.), avec le collectif Sombbrero, *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*, Arles, Actes Sud, 2018.

30. Fillieule (Olivier) & Neveu (Erik) (eds), *Activists Forever ? Long-Term Impacts of Political Activism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
31. Fishkin (James S.), *Democracy When the People Are Thinking*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
32. Fishkin (James S.) & Mansbridge (J.) (eds), « The Prospects & Limits of Deliberative Democracy », *Daedalus*, vol. 46, No. 3, MIT Press, 2018.
33. Fleurbay (Marc) *et al.*, *Manifeste pour le progrès social*, avant-propos d'Amartya Sen, Paris, La Découverte, 2019.
34. Fourneret (Éric), *Sommes-nous libres de vouloir mourir ?*, Paris, Albin Michel, 2018.
35. Gaille (Marie) (dir.), *Pathologies environnementales. Identifier, comprendre, agir*, Paris, CNRS éditions, 2018.
36. Goodin (Robert E.) & Spiekermann (Kai), *An Epistemic Theory of Democracy*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
37. Grangé (Ninon), *L'Urgence et l'effroi. L'état d'exception, la guerre et les temps politiques*, Lyon, ENS éditions, 2018.
38. Hay (Colin) et Smith (Andy) (dir.), *Dictionnaire d'économie politique. Capitalisme, institutions, pouvoir*, Paris, SciencesPo Les Presses, 2018.
39. Hobsbawm (Eric J.), *Les Bandits*, Paris, La Découverte Poche, 2018.
40. Htun (Mala) & Weldon (S. Laurel), *The Logics of Gender Justice. State Action on Women's Rights Around the World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.
41. Itçaina (Xabier) & Richez-Battesti (Nadine) (eds), *Social and Solidarity-based Economy and Territory. From Embeddedness to Co-construction*, Brussels, Peter Lang, 2018.
42. Jensen (Pablo), *Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations*, Paris, Seuil, 2018.
43. Krueger (Alan B.), *What Makes a Terrorist. Economics and the Roots of Terrorism* (2008), Princeton, Princeton University Press 2018.
44. Le Gousse (Ghislain), *Le Pouvoir d'agir autrement. Essai sur le libre arbitre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
45. Le Texier (Thibault), *Histoire d'un mensonge. Enquête sur l'expérience de Stanford*, Paris, La Découverte-Zones, 2018.
46. Liviana Messina (Aïcha), *L'Anarchie de la paix. Levinas et la philosophie politique*, Paris, CNRS éditions, 2018.
47. Lordon (Frédéric), *La Condition anarchique*, Paris, Seuil, 2018.
48. Lynch (Michael), *Éloge de la raison. Pourquoi la rationalité est importante pour la démocratie*, Marseille, Agone, 2018.

49. Manent (Pierre), *La Loi naturelle et les droits de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France-Institut catholique de Paris, 2018.
50. Maruani (Margaret) (dir.), *Je travaille donc je suis. Perspectives féministes*, Paris, La Découverte, 2018.
51. Mounk (Yascha), *The People vs. Democracy. Why Our Freedom Is in Danger and How to Save It*, Cambridge-MA, Harvard University Press, 2018.
52. Mucchielli (Laurent), *Vous êtes filmés ! Enquête sur le bluff de la vidéosurveillance*, Paris, Armand Colin, 2018.
53. Orazi (Françoise), *L'Individu libre. Le libéralisme anglo-saxon de John Stuart Mill à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
54. Ottone (Ernesto), *Civilisation ou barbarie. Essai sur le vivre ensemble*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2018.
55. Pagès (Claire) (dir.), *Nobert Elias et les disciplines*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2018.
56. Pavie (Xavier), *L'Innovation à l'épreuve de la philosophie. Le choix d'un avenir humainement durable*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.
57. Pécaud (Dominique), *L'Esprit des règles. Regards sur l'activité policière*, Toulouse, Octarès éditions, 2018.
58. Posner (Eric A.) & Weyl (E. Glen), *Radical Markets. Uprooting Capitalism and Democracy for a Just Society*, Princeton, Princeton University Press, 2018.
59. Quadruppani (Serge), *Le Monde des Grands Projets et ses ennemis. Voyage au cœur des nouvelles pratiques révolutionnaires*, Paris, La Découverte, 2018.
60. Quélenec (Bruno), *Retour dans la caverne*, Paris, Hermann, 2018.
61. Rognon (Frédéric) (dir.), *Penser le suicide*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2018.
62. Rognon (Frédéric) (dir.), *Mon corps et moi*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017.
63. Rosa (Hartmut), *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018.
64. Scanlon (Thomas Michael), *Why Does Inequality Matter?*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
65. Scott (James C.), *Homo Domesticus. Une Histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2019.
66. Senarclens (de) (Pierre), *Nations et nationalismes*, Auxerre, Sciences humaines éditions, 2018.

67. Skinner (Quentin), *Visions politiques. Vol. 1 : sur la méthode*, Genève, Droz, 2018.
68. Spranzi (Marta), *Le Travail de l'éthique. Décision clinique et intuitions morales*, Bruxelles, Mardaga, 2018.
69. Supiot (Alain) (dir.), *Face à l'irresponsabilité : la dynamique de la solidarité*, Paris, Collège de France, 2018.
70. Terestschenko (Michel), *Ce bien qui fait mal à l'âme. La littérature comme expérience morale*, Paris, Don Quichotte, 2018.
71. Wagoner (Brady), Moghaddam (Fathali M.) & Valsiner (Jaan) (eds), *The Psychology of Radical Social Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.
72. *Revue Délibérée*, n° 5, « Une justice impartiale », Paris, La Découverte, 2018.

HISTOIRE DES DOCTRINES

XVII^e SIÈCLE

La très belle édition de la correspondance de Descartes avec Élisabeth de Bohême et Christine de Suède [22], établie avec soin et rigueur par Jean-Robert Armogathe, met en valeur le rôle de l'expérience personnelle de Descartes, le mérite de ses illustres correspondantes et celui de Chanut. On appréciera la très grande précision des notes, des notices biographiques et de la notice sur la publication de la correspondance, ainsi que l'utilité de la bibliographie. L'ouvrage collectif consacré aux rapports entre Spinoza et Malebranche [16] renouvelle l'étude des relations entre les systèmes, au-delà de la souche cartésienne ; l'humilité et la pénitence, les passions et la société civile (entre autres sujets) donnent l'occasion d'aborder les volets moraux et politiques de la comparaison entreprise.

XIX^e SIÈCLE

Centré sur le Japon du dernier quart du XIX^e siècle, l'ouvrage de E. Dufourmont [27] restitue au travail de Nakae Chômin toute sa dimension, spécialement dans le rapport à la pensée républicaine française et à Rousseau. Ces

références ont pu nourrir une pensée démocratique opposée au gouvernement impérial. L'assimilation des idées démocratiques, du libéralisme et du socialisme ont mobilisé des efforts considérables de traduction, d'appropriation des concepts, de découverte des enjeux intellectuels de l'interprétation des événements historiques (la Révolution française notamment). Comme le montre l'étude du rapport à Rousseau, cela a pu comporter une forme étonnante de réécriture. Cette approche historique d'un « transfert culturel » est évidemment instructive pour l'histoire du Japon ; elle donne aussi à réfléchir sur les interprétations croisées des philosophies et des évolutions historiques.

Jean-Numa Ducange et Anthony Burlaud [26] ont rassemblé une petite trentaine de contributions soulignant la place de l'œuvre de Marx dans le débat intellectuel, politique et artistique français. L'ambition du recueil a été de réaliser une histoire des marxismes. La deuxième partie de l'ouvrage est en particulier consacrée à l'étude du destin éditorial de l'œuvre, établissant les recompositions du corpus marxien disponible, soumis à des contraintes politiques, pratiques et commerciales, ainsi qu'à une cartographie de l'offre éditoriale des différents Marx que le public français a pu rencontrer.

XX^e SIÈCLE

La parution du volume intitulé *Écrits politiques* [23] poursuit un travail de traduction, et dans certains cas de retraduction, de l'œuvre de John Dewey en français engagé depuis plusieurs années. Après notamment *Expérience et nature*, *La Quête de certitude* et *L'Influence de Darwin en philosophie*, ce nouveau volume réunit une trentaine de textes sur la politique rédigés sur un demi-siècle, de 1888 (pour l'article célèbre « L'éthique de la démocratie ») à 1942 (pour l'étude « Le monde-Un de Hitler et du national-socialisme »). Entreprise par Joëlle Zask et Jean-Pierre Cometti, cette traduction paraît deux ans après le décès de ce dernier. Elle offre aux lecteurs francophones un accès précieux à une philosophie politique riche et foisonnante. Cette dernière, si elle engage une vision originale de la démocratie, ne se réduit pas au seul texte de 1927, *Le Public et ses problèmes*, qui reste sans doute le mieux connu en France. Les réflexions réunies ici sur la démocratie ou le libéralisme, le communisme ou le totalitarisme, mais aussi sur la relation entre philosophie et sciences sociales, loin de constituer un pan indépendant de l'œuvre de Dewey, révèlent au contraire les implications de son pragmatisme lorsqu'il s'applique à la vie démocratique et qu'il se trouve amené à répondre à l'actualité politique la plus urgente.

À propos de Nbert Elias, l'ouvrage de Claire Pagès [55] interroge la collaboration entre histoire, sociologie et psychologie qui nourrit l'approche de la civilisation et de la sociogenèse. L'œuvre de N. Elias, comme cela est bien montré ici, explore et illustre les limites induites par les confinements ou cloisonnements disciplinaires. Ainsi, la sociogenèse appelle l'attention à la psychogenèse des représentations. Le rapport à l'histoire et la critique de l'approche individualisante des actions sont au cœur de ce qui retient ici l'attention. L'ouvrage aidera aussi à situer Elias par rapport à Marx et à Weber, tout en développant une étude des rapports qui se nouent chez cet auteur entre pensée de l'histoire et philosophie de l'État.

Retour dans la caverne [60] revisite l'œuvre de Leo Strauss, à travers une lecture historico-critique de ses écrits de jeunesse. En se démarquant de la réception controversée de la pensée politique de Strauss aux États-Unis, et, en s'appuyant uniquement sur ses écrits allemands mis dans leur contexte, notamment celui de la République de Weimar, le livre retrace la spécificité de la philosophie politique de Leo Strauss pour mieux faire accéder le lecteur à la particularité de sa réflexion et surtout de sa position par rapport aux Lumières et à la question libérale de l'émancipation des juifs allemands. La « question juive » qui cristallise les débats intellectuels entre juifs allemands au début du XX^e siècle, constitue la boussole qui aiguille Bruno Quélenec dans l'élucidation de la spécificité de la pensée politique du jeune Leo Strauss. Le livre offre également au lecteur la possibilité d'un voyage discursif conduisant jusqu'aux contradictions et aux controverses des Lumières.

Ce livre [13] est indissociable de la revue *L'Intranquille* créée en 1991, dont il reprend la plupart des articles. Il questionne notamment la pensée des témoins victimes de la désappartenance et de la violence génocidaire.

Le premier tome des *Visions politiques* de Quentin Skinner [67] bénéficie enfin, quinze ans après sa parution en anglais, d'une version française. L'ouvrage, traduit par Christopher Hamel, est consacré à la méthode en histoire intellectuelle : il réunit des études, anciennes ou inédites, sur l'interprétation, la compréhension et la signification dans l'étude des pensées politiques du passé, sur l'apport des théories du langage d'Austin et Wittgenstein pour l'histoire des idées, ou encore sur l'évolution des concepts et l'étude de la rhétorique. Il constitue, de l'aveu même de celui que l'on présente souvent comme le fondateur de l'École de Cambridge, la formulation la plus systématique de sa méthode contextualiste, qui traite les œuvres philosophiques comme des actes de langage dont la signification ne peut être restituée qu'à condition de ressaisir la visée pratique qui guidait leurs auteurs dans le contexte historique qui était le leur. En attendant la traduction à venir des deux tomes suivants,

qui mettent en application cette méthode pour mieux comparer deux visions concurrentes de la politique – celle qui place la souveraineté dans le peuple et celle qui la situe dans l'État –, cet ouvrage devrait favoriser l'étude, dans l'espace francophone, de l'une des principales contributions contemporaines à l'histoire de la pensée politique.

Le bel ensemble de contributions, réuni par I. Aubert et J.-F. Kervégan [4] dans la suite d'une rencontre parisienne marquante (à la Sorbonne, à l'Institut Goethe, à la maison Heinrich Heine), autour de Jürgen Habermas et en sa présence, s'avère précieux à plusieurs égards. De l'Amérique à l'Afrique en passant par l'Europe, il donne une image de l'ampleur de la réception de l'œuvre du philosophe allemand, des nuances qu'apportent à cette réception des expériences historiques contrastées. La grande diversité des thèmes abordés – parmi lesquels certains des plus attendus, comme l'Europe ou le rapport à l'École de Francfort – aide à percevoir la systématité et la fécondité de l'apport de l'auteur ainsi honoré. La qualité de la « réplique » de J. Habermas constitue, enfin, un précieux témoignage de sa perception des interrogations et des contributions que son travail suscite.

THÉORIES DE LA DÉMOCRATIE

Alarmiste, Mounk met en garde contre le fait que les populistes autoritaires qui parlent du retour du pouvoir au peuple créent quelque chose comme une démocratie sans droit [51]. Plus fondamentalement nous avons affaire aujourd'hui à des démocraties libérales ou à des formes de libéralismes non démocratiques. Le plan est très simple : crise de la démocratie libérale, origines de celle-là où nous trouvons les médias sociaux, la stagnation économique et l'identité, pour passer ensuite aux remèdes.

Gil Delannoi [21] aborde l'un des thèmes les plus actuels de la théorie politique, celui de la nation, dont il montre qu'elle ne peut se réduire au spectre d'un « nationalisme » aux vues étroites et aux ambitions menaçantes. Espace privilégié de l'expérience démocratique, la nation « résiste » au sens où elle oppose ses exigences aux renoncements véhiculés par une mondialisation mercantile, mais aussi aux nationalismes démagogiques. Riche d'exemples et de références historiques, l'ouvrage offre un tableau nuancé et utile des rôles et de la signification de la nation aujourd'hui. Interrogeant aussi bien l'ethnocentrisme irréflecté que le discours postnational précipité, G. Delannoi contribue à restituer à la démocratie sa teneur concrète, à hauteur d'expérience humaine.

Le *Oxford Handbook of Deliberative Democracy* [5], dirigé par André Bächtiger, John Dryzek, Jane Mansbridge et Mark Warren, entend favoriser la constitution des travaux sur la démocratie délibérative en champ structuré, malgré la diversité des approches disciplinaires, des perspectives théoriques et des études empiriques se rattachant à cette thématique. Réunissant des contributions issues de la science politique et de la sociologie, de l'économie et des sciences de la communication, de la psychologie et des relations internationales, l'ouvrage s'attarde également sur les interprétations philosophiques de la démocratie délibérative, qui ont été élaborées dans le sillage de l'éthique de la discussion habermassienne, de l'idée rawlsienne de la raison publique, du pragmatisme ou du néorépublicanisme. Il propose une introduction systématique à ces approches, esquisse une généalogie des controverses les ayant opposées et suggère des voies pour les prolonger, en maintenant le dialogue entre philosophie normative et sciences sociales du politique.

D'autres voies sont dessinées dans le dossier « Prospects and Limits of Deliberative Democracy », paru dans la revue *Daedalus* [32] et dirigé par James Fishkin et Jane Mansbridge, qui réunit certains des principaux partisans et des adversaires de l'interprétation délibérative de la démocratie. Les contributions de Claus Offe, Bernard Manin, Cristina Lafont et Cass Sunstein, parmi d'autres, évaluent les vertus et les vices d'institutions politiques plurielles, du référendum aux mini-publics, à l'aune des exigences propres à la délibération publique, tel le principe du contradictoire, mais aussi de ses périls, telle la polarisation de groupe.

D'autres ouvrages récents témoignent de la vitalité des recherches sur la démocratie délibérative, qui suscitent notamment de nombreuses études relevant du *design institutionnel*. Certaines d'entre elles se penchent sur les processus discursifs d'élaboration des politiques publiques. C'est le cas de l'ouvrage *Deliberative Democracy Now* d'Edwina Barvosa [7], consacré à l'analyse des controverses publiques sur les droits des citoyens LGBT. Il met le concept de « système délibératif » à l'épreuve en analysant notamment les catalyseurs sociaux et les canaux de circulation organisant ces controverses. D'autres efforts privilégient l'étude, voire la conception, de mini-publics locaux. Le livre de James Fishkin *Democracy When the People Are Thinking* [31] offre ainsi la dernière formulation du projet théorique sous-tendant le dispositif expérimental des Sondages délibératifs, développés par l'auteur depuis près de trente ans. Il justifie l'organisation de ces dispositifs mêlant échantillons représentatifs composés de façon aléatoire, délibération collective dans des conditions contrôlées, et techniques sondagières, en dressant une typologie qui distingue la démocratie délibérative tant de la démocratie concurrentielle ou

élitiste que de la démocratie participative. La mise en œuvre uniforme de cette technique dans des contextes aussi variés que la Californie, l'Ouganda ou la Mongolie soulève de nombreuses questions à la fois politiques et méthodologiques.

Dans leur ambitieux et volumineux ouvrage, *An Epistemic Theory of Democracy* [36], Robert Goodin et Kai Spiekermann développent une théorie épistémique originale de la démocratie, fondée sur une réinterprétation du « théorème du jury » formulé par le Marquis de Condorcet. Si ce dernier fait depuis trente ans l'objet d'un intérêt renouvelé au sein de la théorie démocratique, encouragée en cela par le dynamisme des travaux sur le choix social, sa pertinence pour des situations réelles de décision collective est régulièrement contestée. Goodin et Spiekerman défendent la pertinence de ce résultat mathématique pour la philosophie politique. Leur ouvrage, qui mêle remarquablement technicité et accessibilité, propose une description actualisée et systématique des présupposés et implications du théorème et s'efforce d'identifier, sur cette base, les mécanismes institutionnels et les structures gouvernementales susceptibles de tirer profit des effets du grand nombre et d'améliorer la compétence politique individuelle et collective. Le cadre ainsi élaboré permet aux auteurs de réexaminer certaines des principales questions aujourd'hui débattues par les théories de la démocratie, telles l'articulation des procédures agrégatives et délibératives, la division du travail épistémique, ou les conditions de la compétence politique.

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Denis Baranger [6] replace dans une perspective historique le rapport analytique entre action politique et production de la loi, dont les premières conceptualisations se trouvent dans les œuvres de Montesquieu et Rousseau. *Penser la loi* permet de comprendre, à partir d'un point de vue généalogique, la propension politique contemporaine à l'inflation législative. En esquissant des trajectoires axiales dans l'histoire de la législation, et certaines positions théoriques qui y sont associées, l'auteur rend raison d'attitudes caractéristiques à l'égard de l'outil législatif.

Le recueil dirigé par Olivier Fillieule et Erik Neveu, *Activists Forever ?* [30], explore les conséquences de l'engagement politique sur la vie des individus et les trajectoires biographiques, sur les façons de penser, d'agir et de percevoir le monde, en s'appuyant sur des données issues de l'analyse des mouvements sociaux des années 1960 à nos jours à travers le monde. L'effet de l'engage-

ment sur la mobilité sociale est également examiné ainsi que « l'engagement à haut risque » dans la violence politique ou, *a contrario*, la conversion du militantisme politique dans l'activisme partisan.

Les États modernes tirent leur légitimité de la souveraineté nationale. Ce qui maintient l'unité nationale, ce sont les liens entre les citoyens, l'imaginaire d'intérêts convergents et de buts semblables, que seulement l'union et le respect d'un pacte de solidarité peuvent permettre d'atteindre. Mais ces croyances ont une origine qu'il faut questionner pour comprendre les conflits qui naissent de la notion de nations et du nationalisme. Ce dernier est à l'origine de bien des confusions entre nationalité et identité. Cet ouvrage [66] s'attelle à revisiter l'histoire des nations et des nationalismes pour éclairer d'une lumière nouvelle le phénomène de l'émergence des fanatismes identitaires.

La paix semble plus encore une utopie du passé à l'heure où l'autoritarisme refait surface. La thèse de cet ouvrage [46] est que c'est l'affranchissement vis-à-vis des formes de l'exercice de la souveraineté qui pourra permettre de repenser la notion de paix, à la manière de Levinas qui faisait de la paix une résultante de la critique de l'autoritarisme politique. L'anarchie de la paix est donc une formule qui résume le principe selon lequel la paix n'est plus un concept abstrait. La condition première pour cheminer vers la paix nécessite de remettre en cause le conformisme politique. C'est ce à quoi nous invite cette lecture, dans un dialogue entre traditions moderne et contemporaine de la philosophie politique.

Se nourrissant de l'actualité occidentale (européenne et nord-américaine), Ninon Grangé propose une très pertinente réflexion sur *L'Urgence et l'Effroi. L'état d'exception, la guerre et les temps politiques* [37]. L'auteure établit à la fois une généalogie de la notion d'état d'exception, traité en tant que concept politique. La méthode convoquée dévoile la temporalité du politique concomitante de la conflictualité, la crise et la guerre, et conduit à montrer que la guerre civile suit une temporalité politique plutôt qu'historique. Ainsi est mise au jour une alchimie de la guerre civile et de l'état d'exception, qui relèverait de discours et de concepts fictifs. La fiction consiste alors à instaurer une nouvelle temporalité, toute politique, qui écrase le présent sous le risque et le drame.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

L'histoire de la mondialisation est le point de départ pour interpréter les conséquences violentes de la colonisation par les sociétés colonisatrices sur les sociétés colonisées. Guerres meurtrières et conflits idéologiques remettent en

cause l'universalisme ethnocentriste qui est à l'origine de représentations culturelles génératrices de rejet de l'étranger. L'« accumulation civilisationnelle » qu'Ernesto Ottone [54] prône doit réintroduire la tolérance commune à toutes les cultures pour interpréter les antagonismes belligères.

Revenant au sens étymologique de la notion d'anarchie, comme *an-arkhé*, absence de fondement, Frédéric Lordon [47] propose une axiologie générale et critique, une critique et une théorie de la valeur, montrant que cette dernière est une affaire d'affects et d'institutions, d'institutions produisant des affects, de pouvoirs d'affecter inscrits dans les institutions. S'appuyant sur la philosophie spinoziste, F. Lordon tire toutes les conséquences de l'axiome selon lequel l'affect fait la valeur. Il analyse les formes de la distinction, la valeur économique, certaines révolutions symboliques, les ambivalences de l'autonomie, les crises axiologiques ou crises de crédit, pour envisager ultimement « ce qui vaut vraiment » ou la valeur au-delà de la valeur.

L'ouvrage dirigé par Pierre Crétois [20] interroge dans l'entièreté de son spectre l'aspiration contemporaine à une restitution des biens à la dimension du « commun ». À l'heure de l'approfondissement généralisé de la marchandisation et de la privatisation, l'enquête sur les « communs » s'avère indispensable pour comprendre tout à la fois les processus de soustraction aux prérogatives communes et les exigences normatives que peut servir une perspective de restitution. La propriété, l'accaparement, la gouvernance démocratique sont au cœur d'un examen qui, de la théorie, conduit aux pratiques (enjeux des semences, des fonds marins, etc.).

Pour ou contre le revenu universel [3] examine les différents arguments en faveur ou contre la distribution d'un revenu égal à tous les membres d'une société, sans condition aucune. L'idée d'une allocation universelle a connu un regain d'intérêt lors de l'élection présidentielle française de 2017, lorsqu'elle a été portée par le candidat Benoît Hamon. L'inconditionnalité, caractéristique fondamentale de ce système, est, en effet, ce qui le distingue radicalement des autres moyens de distribution en vigueur dans les sociétés occidentales, conditionnés, entre autres, par des efforts d'insertion professionnelle et sociale. En France par exemple, un revenu de solidarité active (RSA) est accordé contre l'engagement du bénéficiaire « de participer aux actions d'insertion sociale et professionnelle qui lui sont proposées » : recherche active d'emploi, formation, projet associatif. La composition familiale, le niveau de vie et les revenus des ménages sont également pris en compte pour déterminer le bénéfice des prestations sociales. Or, le revenu universel se démarque de tous ces revenus redistributifs en ce qu'il est inconditionnel. L'ouvrage présente les objectifs d'une telle politique, ainsi que les objections qui opposent souvent libéraux et

socio-démocrates quant à la mise en place du revenu universel. Il offre des outils théoriques et pratiques pour appuyer ou non cet outil redistributif.

PHILOSOPHIE, THÉORIE ET CRITIQUE SOCIALES

James C. Scott propose une histoire originale, « profonde » de l'État dans son ouvrage *Homo Domesticus* [65], permettant de reconsidérer la place de l'État antique dans l'évolution de la « civilisation » humaine ainsi que de l'humanité. L'auteur remet en question le « grand récit » – « grand récit » du progrès, de la civilisation et de l'ordre public – peignant la sédentarisation et la domestication comme sources d'avancées majeures en matière de santé et de temps libre. Pour ce faire, il s'appuie sur les résultats des connaissances archéologiques et historiographiques produites au cours des deux dernières décennies. Il reconsidère, de la sorte, la place présentée comme hégémonique de l'État dans la construction des sociétés humaines, en corrélant son émergence à la production de céréales domestiquées.

Nourri de théorie économique mais aussi d'un croisement des perspectives disciplinaires, le *Manifeste* de M. Fleurbaey [33] restitue les conclusions du « panel international sur le progrès social », entreprise collective mondiale qui a voulu se saisir tout à la fois de repères pérennes de l'évaluation de la situation des sociétés et des défis propres à notre temps. Parmi ceux-ci, la déréglementation du capitalisme, la déstabilisation des démocraties, l'emprise des guerres et les tensions sociales liées à l'accroissement spectaculaire des inégalités imposent de réfléchir aux problèmes de gouvernement et de gouvernance, mais aussi à l'émergence de nouvelles formes de vie et d'adaptation aux circonstances, ce qui est tenté ici avec une ampleur remarquable, et en lien avec la proposition de nouvelles approches et de nouveaux modes de délibération. L'émancipation, la justice et la démocratie apparaissent ainsi intimement liées à des processus, loin de s'identifier seulement à des repères fixes.

Centré sur la notion de territoire, le recueil d'études dirigé par X. Itçaina et N. Richez-Battesti [41] propose des études de cas utiles pour cerner les rapports qui se nouent aujourd'hui entre la pensée de la coopération, les institutions locales et l'économie sociale. Les questions de légitimation, de conceptualisation, de soutenabilité, de régulation (entre autres) retiennent l'attention dans les contributions à cet utile recueil.

L'auteur entend défendre la nécessité d'une résonance avec le monde qui permette d'accroître la puissance d'agir et l'aptitude à se laisser toucher et transformer par lui. Les principaux obstacles à cette résonance sont la logique

de croissance économique et l'accélération de la Modernité. Celle-ci serait désaccordée. Ce livre [63] met à la disposition de la théorie critique une forme positive d'existence. Il invite à penser le dépassement des seuls soucis d'inter-compréhension habermassiens ou de reconnaissance d'Axel Honneth.

Margaret Maruani [50] a rassemblé une vingtaine de textes choisissant d'aborder les questions de genre à partir de l'angle du travail, cette perspective étant originale dans les études de genre. Les contributions ont pour point commun de reposer sur une hypothèse forte : l'analyse de la place des femmes et des hommes sur le marché du travail est un fil rouge pour comprendre le statut de l'un et de l'autre sexe dans la société. Ainsi l'incrustation d'une crise économique de long terme et la reproduction des inégalités sociales ont incité les auteurs à mener l'analyse du rôle du travail dans les rapports de genre et le fonctionnement sexué du marché du travail et de l'emploi.

DROIT, ÉTHIQUE ET POLITIQUE

Mon corps et moi [62] est un ouvrage dont les contributions sont issues du Séminaire interdisciplinaire organisé par les facultés de théologie de l'Université de Strasbourg entre 2014 et 2016, sur le thème « Éthique et droits de l'homme ». Les auteurs qui rassemblent à la fois des universitaires et des praticiens examinent, de façon critique, l'*éthique minimaliste*, un champ de réflexion éthique initié par le philosophe français Ruwen Ogien (1949-2017), dont le postulat général est que les individus ont des devoirs envers les autres et aucun envers eux-mêmes. Le rapport du moi à son corps est donc ici exclu de toute réflexion éthique. De ce fait, l'éthique minimaliste protège le corps du moi de toute tentative d'intrusion extérieure. Les auteurs passent en revue un certain nombre de thèmes liés à ce champ de réflexion éthique, dont certains font l'actualité la plus contemporaine comme la procréation médicalement assistée, la gestation pour autrui et à but lucratif, la prostitution « libre », l'euthanasie, etc. ; afin d'interroger les fondements de notre propre éthique, dissiper les amalgames entre devoirs moraux et devoirs sociaux, sans tomber dans des considérations libertariennes. L'ouvrage offre un outillage théorique et pratique pouvant, à bien des égards, aider à éclairer les débats contemporains sur le rapport à soi.

À l'encontre d'une idée couramment admise en sciences sociales, Alain Faure et Emmanuel Négrier [28] ont voulu envisager les émotions non plus simplement comme des objets mais comme relevant de la catégorie ou du concept. Les contributions qu'ils ont rassemblées balaient l'ensemble du

paysage disciplinaire pour explorer les interactions des émotions et de la politique sous plusieurs facettes : en premier lieu, à partir des figures marquantes de l'histoire, de la sociologie et de la philosophie qui en ont traité. En second lieu, se voit posée la difficile question du recueil de ce type de données et de leur mise en comparaison. Enfin, il s'agit de penser une « démocratie sensible » en analysant les émotions sur les trois « e » de l'État, de l'espace et de l'éros.

ANALYSES DE LA JUSTICE

La *Revue Délibérée* [72] consacre son cinquième numéro à la « justice impartiale ». Le dossier aborde le concept juridique d'impartialité et ses déclinaisons jurisprudentielles, analyse ses usages institutionnels et politiques – en envisageant le thème de la « domestication » des magistrats –, traite ensuite des biais inhérents à l'acte juridictionnel pour présenter enfin les figures judiciaires emblématiques et controversées d'Oswald Baudot et de Paul Magnaud.

Thomas Scanlon, connu notamment pour son travail sur ce que nous devons à autrui, questionne dans *Why Does Inequality Matter?* [64] les objections formulées à l'encontre de l'inégalité. Plutôt que de se demander en quoi l'égalité peut compter, un tel point d'entrée permet de souligner que toutes ces objections ne sont pas égalitaristes au sens profond du terme : certaines, à l'appui des travaux sur les conséquences sanitaires des inégalités, s'appuient sur leur impact négatif sur une société donnée. De même, cette approche permet de mieux distinguer les différentes formes d'inégalités et de préciser les statuts qui différencient les objections adressées, qui sont pour lui au nombre de six. L'idée selon laquelle les êtres sont égaux en droits est quasi unanimement partagée. Mais cela signifie-t-il pour autant que chacun doit pouvoir bénéficier de conditions égales de revenus ou d'autres choses ? L'objectif de Scanlon est ainsi de répondre à la problématique suivante : quand et pourquoi peut-on moralement contester que des personnes sont moins bien loties que d'autres ?

L'Apologie de John Rawls [15] dressée par Alain Boyer reconsidère, à nouveaux frais, les principales objections adressées depuis 1971 à la théorie de la justice rawlsienne afin de montrer que cette dernière, loin d'être dépassée, peut toujours nous inspirer. Cette lecture rigoureuse et érudite des controverses ayant opposé la théorie de la justice comme équité à ses adversaires libertariens, communautariens, utilitaristes ou marxistes a le grand mérite d'écarter une série de malentendus tenaces ayant marqué leur réception. L'auteur montre en

particulier pourquoi l'égalitarisme libéral rawlsien ne présuppose pas, comme cela a souvent été suggéré, une conception désincarnée ou irréaliste de la personne. Le soi rawlsien n'est ni « purifié » ni « désengagé », comme les objections de Robert Nozick ou Michael Sandel ont pu le faire croire. Cette défense de la politique de Rawls offre à la fois une introduction précieuse aux débats suscités par sa *Théorie de la justice* – et dans une moindre mesure par son *Libéralisme politique* – et une contribution originale aux travaux francophones qui leur sont consacrés, s'attachant à restaurer le sens de l'œuvre contre les lectures réductrices.

ÉTUDES FÉMINISTES

Les luttes en vue de la libération de la domination masculine menées par les femmes dans la plupart des pays occidentaux dans les années 1970 ont radicalement bouleversé les équilibres sociaux et politiques au sein des États. Depuis plusieurs décennies, des activistes militantes se mobilisent régulièrement pour sensibiliser et maintenir vif le débat public autour des problèmes majeurs, et toujours d'actualité, liés à la condition féminine (abus sexuels, discriminations, inégalités au travail, etc.). Dans le présent ouvrage, Laurel Weldon et Mala Htun [40] se proposent de conduire des analyses empiriques comparatives afin de comprendre la manière dont les différents pays du monde se sont confrontés à ces questions entre 1975 et 2005. Il en résulte un bon nombre de problématiques complexes. Pourquoi, par exemple, certains États mettent en place des normes strictes contre les violences envers les femmes alors qu'ils ne se prononcent point par rapport au droit à l'avortement ou au congé de paternité ? Qu'est-ce qui fait que les progrès vis-à-vis de la condition des femmes divergent radicalement dans les différents pays ? La thèse de Weldon et Htun est que le problème de la justice de genre nécessite une approche multidimensionnelle, ce qui signifie que doivent être pris en compte plusieurs facteurs pouvant contribuer aux transformations ou, au contraire, à la conservation des équilibre internes des États, tels que le pouvoir religieux, les partis politiques dominants et les dynamiques spécifiques inhérentes aux différentes sociétés.

Le printemps 1968 en France est célèbre à cause des manifestations étudiantes anticapitalistes et anti-impérialistes qui ont bouleversé le pays et permis à un grand nombre de jeunes de briser le silence face à un monde de valeurs dans lequel ils ne se reconnaissaient plus. C'est dans ce contexte de révolte que, pour la première fois dans l'histoire, les femmes décident qu'il est temps d'exprimer à haute voix leur rage envers le système patriarcal et « phallocen-

tré » auquel elles sont soumises depuis des siècles. Le présent ouvrage [11] se propose de reparcourir le début de l'histoire d'un des collectifs féministes les plus innovateurs de l'époque issu de ces protestations : le Mouvement de libération des femmes (MLF). Voulu et créé par la psychanalyste Antoinette Fouque en octobre 1968, le MLF offre à une multitude de jeunes femmes la possibilité de se réunir, de prendre librement la parole et de discuter de sujets touchant la politique, les relations familiales, la sexualité et la maternité : thèmes auxquels elles n'avaient jamais pu se confronter publiquement auparavant. C'est dans ce cadre que naît aussi la tendance nommée par Fouque « Psychoanalyse et politique », une pratique de discussion collective ayant pour but de déconstruire petit à petit l'histoire « phallogocentrique » écrite par les hommes, de fixer les cibles fondamentales à atteindre et pour lesquelles lutter, et de permettre enfin aux femmes de recomposer leur propre identité collective et personnelle par le biais du libre dialogue et du partage commun d'idées.

L'ACTION, LA VIE SOCIALE ET L'INSTITUTION

À l'occasion des 50 ans de mai 1968, un recueil de textes publié en collaboration avec le collectif Sombbrero, *Changer le monde, changer sa vie* [29], fait un retour sur l'engagement des militants et militantes ordinaires des années 1968 en France. Explorant les trajectoires de vie de 366 individus, cette somme va à l'encontre des représentations de ces années comme produit d'une révolte œdipienne contre les figures paternelles de l'autorité ou comme fruit de l'anticipation d'un déclassement social, engendré par la conjonction de la massification scolaire et de la dévaluation des diplômés. De même, l'étude attentive des parcours souligne combien l'image du passage du « col mao au Rotary Club » rend très mal compte des évolutions des engagements politiques de cette génération.

Dans une même logique mais de façon plus contemporaine, Amin Allal *et al.* explorent les *Fondements moraux des (in)soumissions ouvrières* [2]. Partant de conflits très localisés au sein du monde industriel, les auteurs s'efforcent de saisir comment qualification et distinction autour du travail, sociabilités au travail, identification individuelle et collective constituent le terreau à partir duquel s'expriment les remises en question de l'ordre usinier et des représentations de la justice sociale. Les contributions réunies dévoilent une « mécanique des normes au travail » dans la conjugaison de revendications matérielles et des justifications morales. Ainsi la quête de légitimité de la part des insurgés

s'exprime au nom de leur lutte contre des injustices et des conceptions de la justice, suscitée par les évolutions de l'économie industrielle et du capitalisme.

Dans une perspective de psychologie sociale, Brady Wagoner et ses collègues [71] ont dressé une psychologie des changements sociaux radicaux, *i.e.* des révolutions, en s'appuyant sur plusieurs exemples contemporains venus de Russie, d'Iran, de Corée du Nord, de la Révolution française, ou de la « révolution de velours », des « printemps arabes », des protestations grecques de 2008, irlandaises de 2014 ou des mouvements d'occupation de 2011. Le recueil de contributions met au jour les conditions et processus psychosociologiques conduisant à des révolutions, leurs trajectoires et les dynamiques par lesquelles elles sont publiquement présentées. Il souligne également les continuités et les discontinuités entre révolutions passées et présentes à travers l'analyse de cas spécifiques.

De même et en prise avec l'actualité la plus contemporaine, Serge Quadrupani tente un *voyage au cœur des nouvelles pratiques révolutionnaires* [59], prenant pour ancrage *Le Monde des Grands Projets*, qu'il s'agisse de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, des lignes ferroviaires à très grande vitesse, des fermes-usines ou des parcs de loisirs. L'auteur parcourt les multiples mouvements de résistance s'opposant à ces projets ainsi que les solidarités qui les unissent et les foyers de créativité sur lesquels ils s'appuient.

La réédition de *What Makes a Terrorist* [43], dix ans après sa première publication, est l'occasion pour Alan Krueger de revisiter ses thèses sur les causes socioéconomiques et politiques du terrorisme. Dix ans se sont écoulés mais les événements les plus récents, survenus en particulier aux États-Unis, n'ont pas démenti les conclusions de l'auteur : les instigateurs de ces crimes sont souvent diplômés, issus de la classe moyenne, leurs motivations sont politiques, ils embrassent une cause pour laquelle ils sont prêts à mourir. La démonstration s'appliquant spécifiquement aux « homegrown terrorists », c'est-à-dire aux individus ayant grandi sur le sol national, s'appuie sur une base de données alimentée par 158 cas d'Américains musulmans, ayant commis ou projetant de commettre des actes de « violence extrême » entre 2008 et 2017.

Le dernier rapport du Conseil de l'Europe sur *Prison : un terreau de radicalisation et d'extrémisme violent ?* [18] tente d'apporter des réponses aux questions éthiques que soulèvent l'évaluation des risques que présenteraient des détenus identifiés comme radicalisés, le partage d'informations des professionnels impliqués dans le milieu pénitentiaire ainsi que les rapports des détenus avec leur famille, occasionnellement motrice dans les processus de radicalisation.

Dominique Pécaud se place au sein du champ de l'activité policière [57] pour analyser le rapport aux règles, qu'il s'agisse de la façon dont le rapport à celles-ci se pose, de l'incidence de la rationalisation des activités sur le jugement à propos des règles et de la justification d'actes posés. Il s'agit ainsi de montrer que la transgression des règles traduit l'extension de la rationalisation du social et de son influence sur les manières de travailler et d'être ensemble.

S'appuyant sur une enquête menée dans le monde de la sécurité ainsi que dans trois communes françaises, Laurent Mucchielli [52] introduit aux problèmes philosophiques soulevés par la très large adoption de la vidéosurveillance dans les espaces de la vie publique et collective ainsi que par l'engouement récent – depuis 2011 – pour la vidéo-protection. L. Mucchielli se consacre à l'évaluation scientifique de la promesse de sécurité globale faite aux citoyens envisageant notamment les effets de la vidéosurveillance sur la délinquance et le sentiment d'insécurité des citoyens en interrogeant la balance coûts-bénéfices de ces dispositifs, en plaçant en concurrence la dépense publique et l'incidence en termes de réduction de la délinquance de ces innovations technologiques.

Éric Hobsbawm propose, pour sa part, une étude originale et passionnante des bandits [39], en particulier du bandit social, à travers une analyse des structures socioéconomiques de leur émergence ainsi que du pouvoir politique, au fil des âges et dans plusieurs espaces géographiques. La présente édition est considérablement augmentée et révisée, intégrant notamment les critiques antérieures faites à la première édition du livre. Elle déploie la figure ambivalente de celui qui, dans le monde rural, est criminel, pour le seigneur ou l'État, et héros, vengeur, justicier voire libérateur pour la société paysanne ou au moins pour une partie.

À travers un recueil de conférences, Alain Supiot [69] propose une incursion dans le droit de la responsabilité fondée sur l'analyse des réseaux d'allégeance dans l'ordre juridique contemporain. Le modèle de la « tenure-service » instaure des liens combinant élément réel et élément personnel, techniques de concession des choses et inféodation des personnes. Il existe néanmoins d'autres formes de solidarité entre débiteurs qu'explore le recueil dans les domaines du travail et de l'entreprise. L'ouvrage met ainsi en évidence la résurgence d'une certaine solidarité en droit de la responsabilité aussi bien pour les sociétés commerciales que pour les organisations internationales.

Thibault Le Texier propose une enquête instructive et haletante sur l'*Histoire d'un mensonge* « *L'expérience de Stanford* » : enquête sur une imposture scientifique [45], cette fameuse expérience qui aurait été réalisée en 1971 mais

qui s'avère n'être qu'un montage, visant à démontrer que la prison est nécessairement déshumanisante et violente. Quoique l'expérience soit toujours citée par de multiples revues et articles universitaires, en psychiatrie, en criminologie ou en pénologie, Thibault Le Texier a réussi à montrer, à partir d'archives et d'entretiens inédits, qu'elle constitue simplement une mise en scène dont la validité scientifique est inexistante.

Le recueil coordonné par Frédéric Rognon *Penser le suicide* [61] s'affronte à une difficulté majeure dans la mesure où la singularité de chaque acte consistant à se donner volontairement la mort paraît rendre vaine toute étiologie du suicide. Les auteurs de l'ouvrage tentent de l'élucider en proposant, dans un premier temps, un état de la recherche sur le sujet dans la diversité de ses approches disciplinaires. Les données objectives concernant ce dernier sont ensuite explorées. Un troisième axe aborde les questions de bioéthique liées à la fin de vie, l'ouvrage s'achevant sur une réflexion normative consacrée à la vie et à la mort.

NORMES, VALEURS ET RAISONS

Dans un ouvrage stimulant, paru aux éditions La Découverte, Benoît Borrits [12] suggère de reconsidérer notre rapport à la propriété productive. À partir d'une analyse de la coopérative et de l'étatisation des moyens de production, l'auteur déploie une interprétation originale de l'unité de production comme un commun à côté d'autres communs, dans une perspective de dépassement conceptuel de la propriété, qu'elle soit privée ou collective. Il s'agit ainsi de penser le commun comme la négation de la propriété productive, sous toutes ses formes, et de déployer une conception innovante du commun en tant qu'il s'oppose à toute forme de propriété.

Samuel Cogolati et Jan Wouters [17] s'engagent dans l'exploration des implications qu'ont les communs, en particulier le modèle de la coopération, au plan démocratique, institutionnel et juridique, au sein de la gouvernance mondiale contemporaine. Le recueil affronte plusieurs interrogations : quel type de processus démocratique est susceptible d'assurer la gestion des ressources communes par des communautés à un plan global ? Quelle différence, au plan institutionnel, cela suppose de gérer une ressource en tant que commun ? Quels schèmes de coopération sont requis ? Enfin, comment les communs sont-ils susceptibles d'être opérationnalisés comme objet de lois internationales ? Une approche multidisciplinaire a été convoquée pour répondre à ces questions.

ÉCONOMIE ET PHILOSOPHIE

Apparues au cours de la Grande Dépression des années 1930, les monnaies alternatives renvoient à une grande diversité de dispositifs : banques du temps, monnaies transnationales comme le Bitcoin, ou à l'inverse locales. Elles ont pour point commun, selon Jérôme Blanc [10], d'être des « dispositifs monétaires au service d'une transformation socioéconomique ». Ils sont *monétaires* au sens où ils permettent d'une part de valoriser la richesse créée au sein du territoire concerné et d'autre part de reconnaître et résoudre des dettes entre les personnes. Et ils sont *alternatifs* car ils constituent un moyen permettant de poursuivre une alternative socioéconomique. L'ouvrage constitue une introduction aux monnaies alternatives en ce sens, avec trois questionnements principaux : quelles formes prennent ces monnaies et comment fonctionnent-elles ? Quel est l'impact de ces monnaies sur le lien social, le développement économique et la transition écologique ? Et, enfin, comment ces monnaies sont adossées aux pouvoirs et à l'action publics ?

Mentionnons l'outil de travail et de formation que peut constituer le *Dictionnaire d'économie politique* [38]. L'ouvrage prend acte de l'interdépendance des développements économiques et des événements, structures, doctrines et évolutions politiques ; il en fait même une clé d'entrée pour aborder l'économie dans une perspective largement interdisciplinaire, qu'il s'agisse des grands épisodes historiques, des interrogations doctrinales ou des concepts relatifs à de grandes reconfigurations du monde de la production et des échanges.

LIBÉRALISME

Dans le panorama du libéralisme anglo-saxon que propose F. Orazi [53], celui-ci apparaît d'ailleurs riche d'une certaine diversité malgré le ciment de la référence à l'individu rationnel et autonome. La succession des générations libérales peut servir de fil conducteur pour identifier les thèses libérales comme des réponses à des problèmes, en premier lieu ceux du pluralisme. L'ouvrage se distingue en particulier par une discussion approfondie du rôle de la contestation de la tradition dans la pensée libérale classique et dans ses ramifications lointaines, jusqu'aux idéologies de notre temps.

Articulant son étude politique au rapport de l'action à sa règle, qui fait ressortir le commandement comme figure essentielle de l'action, P. Manent [49] examine dans le même mouvement la figure moderne du droit naturel et

la figure de l'État moderne, pour réfléchir au rapport de l'individu aux institutions. C'est tout spécialement la résistance que peut offrir l'institution aux prétentions individuelles qui est l'objet de l'enquête. Les droits individuels et l'égalité des temps modernes, dans leur caractère absolu, réservent un sort indéfini aux collectifs et aux institutions. Dès lors, l'opérateur du commandement et la nécessité de l'émergence de règles dans la société conduisent l'auteure à une critique de l'idéologie du laisser-faire, laisser-passer, donc à une certaine forme de critique du libéralisme contemporain.

La réduction des inégalités au niveau national comme au niveau mondial ne suppose pas la limitation du marché, mais au contraire son extension maximale. Telle est la thèse provocatrice défendue par Eric A. Posner et E. Glen Weyl dans *Radical Markets* [58]. La solution aux maux sociaux engendrés par l'économie du marché serait le développement radical de ce dernier, qui suppose la remise en cause des fondements du capitalisme et de la démocratie. La propriété privée constituerait ainsi un obstacle au bon fonctionnement du marché, puisqu'elle est, par nature, monopolistique : il conviendrait, pour assurer la répartition optimale des droits de propriété, de les rendre constamment disponibles sur le marché. L'égalité du suffrage – une personne, une voix – ne permettrait pas, quant à elle, de tenir compte de l'intensité des préférences des électeurs : il faudrait plutôt, pour assurer une meilleure sensibilité des décisions politiques à ces préférences, donner à chacun un crédit de voix qu'il serait ensuite libre de dépenser ou d'épargner selon l'importance qu'il accorde aux décisions à prendre. La démarche suivie par les auteurs a l'avantage de remettre en cause les présupposés les moins discutés des théories politiques libérales et égalitariennes contemporaines, obligeant ainsi à leur accorder un regard neuf. Il est toutefois douteux que la taxation proposée des échanges, qui permettrait de reverser un dividende social à tous de façon égale – sous la forme d'un revenu de base ou de projets publics –, suffise à écarter les dangers manifestes que recèle l'utopie d'une société entièrement soumise au marché.

PHILOSOPHIE, ÉTHIQUE ET SANTÉ

Au cœur de nombreuses questions éthiques mais aussi dans la perspective plus large de la philosophie de l'action, l'ouvrage de G. Le Gousse [44] se propose d'examiner et de réfuter les arguments qui tendent à rendre le déterminisme causal compatible avec le pouvoir d'agir autrement, et ceux qui accréditent la thèse d'après laquelle ce pouvoir ne serait pas requis pour la liberté morale. Dans un ensemble très fortement structuré et argumenté, l'examen est

éclairant, relayé à l'occasion par des présentations formelles de l'enchaînement des thèses, ce qui n'est pas inutile dans un champ aussi densément technique de la philosophie. Le tour d'horizon des thèses contemporaines, d'une remarquable précision, sera d'une grande utilité.

Les débats autour de l'euthanasie et du suicide assisté sont polarisés autour des positions des pro et anti. L'ouvrage d'Éric Fournerey [34] offre une nouvelle lecture des enjeux en introduisant le choix individuel de la personne malade et le contexte collectif qui l'entoure. À travers l'analyse des cas français mais aussi belges, suisses et américains, l'auteur plaide pour une attention envers l'humain dans toute sa complexité et dénonce tout à la fois l'« obsession de la compassion » et l'« obsession palliative ».

L'ouvrage de M. Spranzi sur le travail de l'éthique [68] résulte tout à la fois d'une réflexion de longue portée sur les conditions du jugement et de la persuasion (en lien avec les autres centres d'intérêt de la philosophie) et d'une implication personnelle exigeante dans la pratique de l'éthique clinique en contexte hospitalier. L'attention à la construction collective des décisions éthiques distingue l'ouvrage, comme l'approfondissement contextualisé des notions d'intuition et d'heuristique. On appréciera aussi la réflexion fine sur les concepts et leur application, les normes et leur mise en œuvre, les « cas sauvages » enfin. L'ouvrage soulève un certain nombre de questions de fond, qui méritent de susciter le débat, sur les rapports entre éthique et base empirique des jugements, mais aussi des questions sur les démarches dites pragmatiques et le désaccord, sur la portée pratique des interrogations en apparence abstraites de la méta-éthique, sur l'approche empirique de l'éthique et les processus de découverte du « bien » en rapport avec ses réalisations concrètes.

ÉTHIQUE ET SOCIÉTÉ

Cet ouvrage [70] prend le contre-pied des approches qui privilégient le mal radical, pour choisir au contraire le bien radical. Ce geste fut aussi celui d'Arendt. C'est par exemple celui de l'évêque Myriel dans *Les Misérables* d'Hugo à qui Jean Valjean a dérobé un chandelier. Valjean connaît la morsure qui « lui fait mal à l'âme comme une clarté trop vive », celle de la bonté du prélat qui l'avait accueilli. Ce choix ne concerne pas que la philosophie morale, mais encore plus la littérature, dont les auteurs préfèrent plutôt le mal pour en faire de la bonne. Cet ouvrage, entre littérature et philosophie, estime que la première est mieux dotée pour donner accès à ce bien radical. Il le montre avec le prince Mychkine, l'idiot chrétien de Dostoïevski, avec Billy Budd du

roman posthume d'Herman Melville, ou avec la vieille femme dans *Vie et Destin* de Vassili Grossman, par exemple. L'ouvrage prend la précaution d'éviter la pitié émotionnelle, qui n'est pas la pitié comme vertu la plus haute chez Rousseau. L'analyse de Zweig avec *La Pitié dangereuse* aide à bien faire sentir la différence entre les deux.

La Dignité ou la mort [1] tente une compréhension éthique de la condition noire à l'époque moderne. Il s'agit de saisir philosophiquement la « banalisation » de la vie et de la mort du Noir. En effet, le texte formule l'idée d'une condition et d'une histoire du Noir, dont la trajectoire est pénétrée, marquée du sceau de l'indignité. Cette condition est définie par une violence sociale et politique structurelle, qui contraint sempiternellement le Noir à des stratégies de survie. Cette hypothèse s'accompagne également d'un constat, celui des limites de la pensée théorique occidentale en général, et européenne en particulier, à conceptualiser la situation du Noir. Face à tous les éléments constitutifs de cette condition : par exemple, la mort dans la Méditerranée ou celle donnée par les policiers, le renoncement à la culture, les sciences sociales, pensant résorber l'exclusion du Noir, exultent sur l'existence des races biologiques, et participent *in fine* à la construction sociale du rejet du Noir, de son histoire, de sa vie et de sa mort. Le livre propose une évaluation philosophique et critique de la trajectoire du Noir, mais aussi et surtout met en évidence toute la fécondité de l'histoire, de la culture, de l'art du noir, tombée dans l'oubli.

Le Dilemme des frontières [14] aborde la contradiction fondamentale qui traverse les sociétés ouvertes occidentales sur les politiques de fermeture des frontières. D'une part, les États mettent en place, dans le souci de protéger leurs citoyens et de garantir la pérennité des institutions, des politiques d'exclusion des étrangers aux conséquences mortifères. D'autre part, ils se revendiquent des grands principes du libéralisme, tels que la primauté des droits et libertés individuels, les droits de l'homme, la justice, l'égalité, l'état de droit – qui constituent, en France, un héritage de la Révolution de 1789. L'ouvrage questionne les justifications qui naturalisent les frontières, alors qu'elles sont, en réalité, la conséquence de politiques de construction sociale et idéologique qui, de fait, produisent l'exclusion, la différence et même bien souvent la mort. Loin d'un « plaidoyer en faveur de l'ouverture des frontières » (Joseph Carens), Benjamin Boudou met en évidence la théorie politique comme un complément utile à la justification démocratique et plus juste des frontières.

L'ouvrage dirigé par François Dubet [25] analyse l'évolution des *Politiques des frontières* depuis le traité de Westphalie (1648), qui consacra l'État comme forme d'organisation politique des sociétés par excellence.

Cette consécration conduisit l'État à établir des frontières constitutives de la société et pour le distinguer des autres. Autrement dit, la construction des frontières a permis la nationalisation des sociétés, laquelle servira de cadre aux sociétés modernes, en déterminant une culture nationale, une économie nationale, une langue et en donnant le sentiment d'une homogénéité interne. Toutefois, la course aux frontières a semblé se désamorcer avec les grands événements qui ont eu lieu en Europe, comme la chute de l'URSS et celle du mur de Berlin, ayant donné le sentiment d'une disparition des frontières nationales en instaurant la libre circulation des personnes et des marchandises. L'ouvrage montre que cette supposée disparition des frontières nationales apparaît aujourd'hui comme une illusion au vu du regain d'intérêt qu'elles suscitent, notamment avec la montée des populismes et des mouvements sécessionnistes. Ces derniers appellent à plus de frontières et au rejet d'organisations politiques plus larges comme l'Union européenne et au rejet des étrangers. Les frontières d'aujourd'hui sont également marquées d'une inégalité de passage entre l'élite mondialisée et les classes moyennes des pays, entre les Occidentaux et les autres.

ÉTHIQUE ANIMALE

Regard inverse de la cause animale et aussi engagé que celui de l'ethnologue de l'Iran et anthropologue de la domestication animale et des relations hommes-animaux Jean-Pierre Digard [24]. Il pose des questions comme : « que connaissent les urbains de la vie animale ? L'utilisation d'animaux par l'homme n'a-t-elle pas été un élément déterminant du processus de civilisation ? ». Ce petit ouvrage interroge également les conséquences d'une « libération animale » et dénonce l'explosion du phénomène des « animaux de compagnie ». L'angle choisi met en question le rapport que les animalistes ont à leur propre humanité, reprenant une proposition de Marcel Gauchet sur la nature « Sous l'amour de la nature, la haine des hommes » (1990), ou encore la prévention envers les fanatismes des causes extrêmes de Gérald Bronner (2009).

ÉTHIQUE ET ENVIRONNEMENT

La collection de R. Beau et C. Larrère sur l'anthropocène [8], issue d'une rencontre internationale qui a fait date (à l'initiative de C. Larrère et de Ph. Descola), croise les apports des sciences de la Terre à ceux des sciences

sociales et de l'éthique pour restituer la complexité des adaptations et des ruptures. L'action humaine et les sociétés historiques apparaissent ici tout à la fois comme des causes de changement et comme des enjeux pour l'analyse normative (relativement à la santé, à la réciprocité, à l'égalité, etc.). Outre le volet moral, juridique et politique qui fait l'armature de la 4^e partie, l'ouvrage donne un tableau vivant et complet de la fécondation mutuelle des domaines d'études, dans un décloisonnement très poussé des disciplines.

Un spectre plus large et international est ouvert dans cet ouvrage collectif [19], proposant 15 chapitres pour penser les rapports entre pouvoirs institutionnels, compris comme formes de gouvernance, et environnement. Il s'agit d'une production du Réseau universitaire de chercheurs en histoire environnementale (Ruche). L'ouvrage montre bien la difficulté des différents échelons et des jeux d'acteurs, du local à l'international, à se coordonner. Plusieurs travaux font écho à ceux de James C. Scott qui a pu considérer que l'État, comme un Léviathan, incarnait le productivisme, mais montrent l'importance des jeux d'acteurs qui ne sont pas passifs face à lui.

Ouvrage pluridisciplinaire et didactique [35] pour mieux comprendre comment la question du lien causal entre environnement et maladie se pose. La preuve d'une pathologie relèverait d'une opération complexe qui ne peut être appréhendée d'un seul tenant. L'ouvrage, certes collectif, propose une vision « constellaire » de l'établissement de la preuve qui reste contingente, reprenant la proposition déjà ancienne d'Austin Hill (1965) : accepter l'incertitude sans tomber dans l'inaction.

ÉPISTÉMOLOGIE, SCIENCES ET ÉTHIQUE TECHNOLOGIQUE

Le recueil très bienvenu de M. Bessone [9] vient combler un certain vide éditorial. Si les sciences politiques positives (descriptives et/ou prédictives) font aujourd'hui l'objet de nombreuses études méthodologiques, il ne semble pas en aller de même pour la philosophie politique normative. L'attention proprement épistémologique à la philosophie politique est plus rare encore, bien que les ambitions explicatives, les recours à la modélisation, l'articulation complexe de l'analyse normative aux études positives, les choix en matière de traitement des individus et des collectifs, et bien d'autres thèmes centraux encore, appellent à l'évidence un examen critique raisonné. Abordant tour à tour des thèmes extrêmement divers (du travail au féminisme en passant par le

statut de la peine), de la nation au « terrain » de l'enquête en philosophie politique, les auteurs contribuent surtout à illustrer des raisons fortes pour lesquelles l'enquête sur le politique mobilise les doctrines, les observations et les normes dans un mouvement qui ne peut qu'être critique et qui doit donc comporter la vigilance méthodologique nécessaire.

L'ouvrage de M. Lynch [48] est une défense vigoureuse des principes du rationalisme en politique. Nourries de références essentiellement anglophones, les thématiques de l'ouvrage entretiennent des rapports relativement indéterminés avec les différentes manières dont se nouent les rapports entre raison, argumentation et traditions dans les grandes aires culturelles du monde contemporain. L'auteur propose cependant une vue en coupe des tensions profondes qui traversent la philosophie de langue anglaise du fait de l'impact des idées postmodernistes et relativistes. En insistant sur l'enracinement dans les normes épistémiques (la raison étant saisie comme ensemble de principes épistémiques fondamentaux), il contribue à ce qui est parfois perçu comme un « nouveau rationalisme » intransigeant dans les pays de langue anglaise. Le rapport incertain à l'information, le sens de la cohérence, le partage des responsabilités face au savoir et la résistance au relativisme sont des thèmes qui se prêtent ici à des échanges entre la théorie de la connaissance et l'analyse politique.

Ouvrage très perspicace et bienvenu à l'époque de l'analyse des données massives que celui du physicien des systèmes complexes Pablo Jensen [42]. Il pose notamment les questions de l'intérêt de l'approche quantitative des systèmes sociaux et des difficultés de la modélisation. Il affirme que les sciences sociales sont de véritables sciences « dures ». Il part de la fiabilité des sciences naturelles, pour passer ensuite à la simulation et à l'analyse de la société, sa quantification et les visions qu'elle propose.

Cet ouvrage [56], couronné du prix de la Fondation nationale pour l'enseignement de la gestion des entreprises, met plusieurs des nouvelles technologies innovantes à l'épreuve de la sagesse des exercices spirituels qui parcourent l'histoire de la philosophie, de l'Antiquité à sa reprise par des modernes ou des contemporains. Il développe notamment ce qu'il appelle une *innovation-care* qu'il rattache plus à Platon, au service du bien commun, qu'à la question de Williams « Comment doit-on vivre ? », au-delà des seules éthiques du *care* anglo-saxonnes. Cet ouvrage pose le problème de l'innovation responsable au niveau des innovateurs eux-mêmes, les invitant même à la méditation. Il donne quelques idées pour la réforme des enseignements de l'innovation à laquelle il faudrait consentir.

Recensions de :

- Karim Bouhassoun : 34, 46, 54, 66.
- Morgana Farinetti : 11, 40.
- Charles Girard : 5, 7, 15, 23, 31, 32, 36, 58, 64, 67.
- Caroline Guibet Lafaye : 2, 6, 12, 17, 18, 26, 28, 29, 30, 37, 39, 43, 45, 47, 50, 52, 57, 59, 61, 65, 69, 71, 72.
- Clément Mougombili : 1, 3, 13, 25, 60, 62.
- Emmanuel Picavet : 4, 8, 9, 16, 20, 21, 22, 27, 33, 38, 41, 44, 48, 49, 53, 55, 68.
- Bernard Reber : 14, 19, 24, 35, 42, 51, 56, 63, 70.
- Cédric Rio : 10.